

Margherita Guidacci

Margherita Guidacci est née à Florence le 25 avril 1921. Au centre de la ville, une petite fille grandit seule parmi les personnes âgées. Son père meurt alors qu'elle a dix ans. Après une enfance de lectures, elle s'inscrit à la Faculté des Lettres de Florence où elle soutient sa *tesi di laurea* sur l'œuvre d'Ungaretti avant de s'orienter vers l'étude des littératures anglaise et américaine.

Elle découvre l'œuvre d'Emily Dickinson dont elle deviendra la traductrice. Son premier recueil de poèmes, *La sabbia e l'angelo*, paraît en 1946. Dès lors Margherita Guidacci mène une triple carrière d'enseignante de littérature anglaise et américaine (au lycée Cavour à Rome, à l'université de Macerata, puis à l'Institut de la S.S. Maria Assunta), de traductrice et de poète. Frappée d'hémiplégie en 1990, elle compose son dernier recueil, *Anelli del tempo*, dans la solitude et la retraite.

Elle meurt en juin 1992.

L'œuvre de M. Guidacci est marquée à l'origine par le milieu florentin et si elle se détache progressivement de l'hermétisme, elle conservera tout au long de son œuvre le souci d'une poésie sacrée empreinte de tonalités mystiques et de figures bibliques. Son vers veut rassembler les fulgurations d'E. Dickinson et les méditations de T.S. Eliot.

« Même la parole impure de notre temps peut s'élever à la hauteur de l'hymne religieux, non par la magie des sons, mais par l'appariement dramatique des significations ». À quoi reconnaît-on l'hymne religieux de M. Guidacci ? Dieu est son garant (« Mio Dio salvami dalla parola condotta in parata » lisait-on dans *La Sabbia e l'angelo*), la splendeur du monde créé déploie son théâtre. Il faudrait faire l'inventaire de cet univers poétique dominé par l'eau – l'eau et les hymnes, essai sur l'imagination de la matière¹.

L'hymne religieux célèbre les morts et se fait tombeau². Dans les *Méditations et sentences* qui ouvrent les *Poésies*, M. Guidacci propose cette somme poétique :

« Il mondo a te offerto per similitudine facilmente decifrare tu credi
Tu dici : "Le sabbie del tempo" ed "il vento dell'anima" e "la pallida erba
Della memoria". Ma come in se stesse
Vivano queste cose, e sabbia ed erba e vento,
Forse solo gli amanti intendono ed i morti ».

Le mystère du monde est renvoyé à celui de la mort dont la présence est constante dans l'œuvre de ce poète. Si la mort est le mystère des vivants qui s'interrogent dans la *Morte del ricco*, les morts, eux, y voient plus clair³. Loin que la foi garantisse la quiétude de ces vers, cette poésie du mystère est habitée par la souffrance et la douleur qui ont comme une longueur d'avance – (« Il mio dolore mi sta sempre davanti ») ; la *Neurosuite* évoque une véritable névrose et veut enregistrer les états d'une âme confrontée à la « *scorporazione di identità* ».

M. Guidacci est très attentive à la *compositio* de ses recueils. *L'Altare di Isenheim* offre une *ekphrasis* poétique du retable de Grünewald et suit la forme du célèbre triptyque. *L'Horloge de Bologne* tente de « suivre l'Office des Ténèbres, qui fait partie de la grande liturgie de la Semaine Sainte » (p. 6-7).

Bibliographie : *La sabbia e l'angelo*, 1946 ; *Morte del ricco*, 1955 ; *Giorno dei Santi*, 1957 ; *Paglia e polvere*, 1961 ; *Poesie*, 1965 ; *Un cammino incerto*, 1970 ; *Neurosuite*, 1970 ; *Terra senza orologi*, 1973 ; *Studi su Eliot*, 1975 ; *Taccuino slavo*, 1976 ; *Il vuoto e le forme*, 1977 ; *Studi su poeti e narratori americani*, 1978 ; *L'altare di Isenheim*, 1980 ; *Lunghe e brevi*, 1980 ; *L'orologio di Bologna*, 1981 ; *Inno alla gioia*, 1983 ; *La Via Crucis dell'umanità*, 1984 ; *Liber Figuratis*, 1986 ; *Poesie per poeti*, 1987 ; *Una breve misura*, 1988 ; *Il buio e lo splendore*, 1989 ; *Anelli del tempo*, 1993.

En français : *Neurosuite*, Arfuyen, 1977, réédité en 1989, traduction de Gérard Pfister ; *Le vide et les formes*, Arfuyen, 1979, traduction de Gérard Pfister ; *Le sable et l'ange*, Obsidiane, 1986, traduction de Bernard Simeone ; *Le retable d'Isenheim*, Arfuyen, 1987, traduction de Gérard Pfister ; *Sibylles*, Arfuyen, 1992, traduction de Gérard Pfister ; *L'Horloge de Bologne*, Arfuyen, 2000, traduction de Gérard Pfister. On pourra lire aussi la postface écrite par M. Guidacci pour le choix de poèmes d'E. Dickinson paru en 1989 aux éditions Arfuyen sous le titre *Vivant avant l'éveil*.

Les textes que nous traduisons sont extraits du dernier recueil de Margherita Guidacci, *Anelli del tempo*.

1. Raffaele Corvi le soulignait dans la préface de *L'altare d'Isenheim*, Rusconi, 1980, p. 10. Cf. aussi l'essai de Pierre Dhainaut : « la mer, la source, l'eau est ici l'élément originel. » *La soif et la source*, in *L'Horloge de Bologne*, pp. 50-52.

2. On pense aux Épitaphes des poésies (p. 39 sq.).

3. La *Morte del ricco* retrace l'histoire d'Epulon, le mauvais riche et de Lazare – Luc, 16, 19-31.

Anneaux du temps

Des anneaux du temps, qui toujours à neuf
se succèdent, certains furent étranglés au point
que je ne me rappelle que l'horreur de suffoquer.
Dans d'autres, larges et informes, j'ai erré perdue
sans la moindre prise à quoi m'accrocher. Les plus nombreux,
indifférents et pâles, se massaient
les uns sur les autres, soudés à l'instant
sans le moindre point de suture.
Rares sont ceux qui acceptent de repartir
et pour peu de temps. Mais au moins celui-ci, le dernier
aujourd'hui dont se referme le cercle, reste parfait
en mon cœur : un cadre doré entoure
un miroir de joie. Je demande seulement de
sauver cette image. Et qu'une même fulgurance
te la révèle et l'entoure, à la tombée de l'heure
en ton miroir jumeau.

À l'hypothétique lecteur

J'ai remis mon âme entre tes mains.
Fais-en un nid : elle ne désire rien
que de reposer en toi.
Mais ouvre-les si un jour
tu sentais qu'elle t'échappe. Fais alors qu'elles soient
comme les feuilles et comme le vent,
et qu'elles portent son vol.
Et sache que le sentiment de l'adieu
n'est pas moindre que celui de la rencontre. Il reste
identique et sera éternel. Mais divers parfois
pour satisfaire le destin
les chemins.

Gué

L'an ne contient qu'un seul gué
qui me conduit vers toi. À chaque fois
je le retrouve submergé davantage, les eaux
plus gonflées, le courant
plus menaçant. Et pourtant
pourtant je t'ai rejoint encore, et le moindre instant
passé à tes côtés
devient un « pour toujours ». Le temps désert

en fera son aliment. Et si une dure loi
nous imposait un « jamais », à nous condamnés
immobiles sur des rives opposées,
nous croiserons toutefois
les échos d'un désir transmué en splendeur.
Ainsi la Tisseuse et le Pâtre
se répondent : Vega et Altair
entre eux se dénoue haut perché
le fleuve des étoiles.

Une tombe en Lucanie

La figure
de plumes et de griffes (oiseau et démon)
se tient en arrière, mais prête à
bondir. Il la sent
mais il ne la voit pas, le jeune soldat
qui l'a derrière lui. Il la sent
et il la voit peut-être, l'adversaire
qui s'apprête, javelot au poing, à faire vibrer
le coup mortel. Nulle haine dans leur visage
mais une attention profonde, car doit s'accomplir vite
ce qui doit s'accomplir, et chacun d'eux porte
la triste conscience de l'amer destin
de l'homme en guerre. Au vainqueur,
rien n'assure que demain, sous le coup d'un autre
ce ne sera pas lui le vaincu, lui le tué.
Du condamné d'aujourd'hui l'âme reflue
avec son sang. Mystérieux comme sa Parque, un joueur de
flûte donne le signal. Les bras
serrés sur la poitrine ou levés
vainement au ciel, les femmes peuvent
commencer à pleurer.

Edizione *Città di Vita* © 1983
Traduit et présenté par Martin Rueff